

Hommage à Jacques Bouveresse

Mince et jeune, il couvrait le tableau noir de noms et de formules logiques, d'une écriture méticuleuse, remarquable, calligraphique. C'était le cacique de l'agrégation de philosophie de l'année précédente. Nous avions 20 ans, nous allions devenir, deux ans après, la « génération 68 », nous suivions les cours de Jacques Bouveresse, ancien élève de l'ENS, qui nous initiait à la philosophie analytique et à la logique, toutes choses nouvelles pour nous, et passionnantes¹. Ses propos nous paraissaient exotiques par rapport à ceux de nos maîtres de cette époque Derrida, Deleuze, Althusser et Foucault. Ce que nous ne savions pas, c'est qu'il allait devenir dans les années 2000 le philosophe français le plus important, auteur d'une œuvre majeure. Quel a été le parcours original de ce philosophe qui préférait nous parler de Frege, Wittgenstein et Musil plutôt que de la triade vedette de cette période, Marx, Nietzsche et Freud ? Comme Julien Sorel dans *Le Rouge et le Noir*, Bouveresse venait du Séminaire de Besançon.

Dans le concert bien orchestré de la philosophie ambiante, Bouveresse fit entendre, dès le milieu des années 1960, une voix insolite, un parler-vrai en philosophie qui avait la saveur de l'authenticité. Déjà, il faisait exception, se demandant, après Russell, si le roi d'Angleterre savait que Walter Scott était l'auteur de *Waverley*, ou même savait que Scott était Scott, et cela nous changeait des espaces infinis de Pascal, du ciel étoilé de Kant, ou du rire de Bergson. Nous apprenions que notre tradition philosophique européenne était dite continentale, comme le *breakfast* servi chez nous. Après son cours, où l'assistance était essentiellement féminine, il nous emmenait boire un verre au café sans cesser de discuter avec nous pendant des heures. Ses manières étaient simples et il avait un certain humour. Un ami me disait que dans Bouveresse il y avait un tiers de Renan, un tiers de Benda et un tiers de Nizan.

Devenu professeur à la Sorbonne, et doté d'un rude bon sens franc-comtois, Bouveresse ne s'en laisse pas conter par les modes structuralistes, puis postmodernes. Son système de référence est « très peu français » : il va le chercher, non seulement chez les Anglo-Américains comme Russell et Quine, ou en Autriche, avec Wittgenstein, le Cercle de Vienne (dont les chefs de file, Schlick et Carnap, sont allemands), Kraus et Musil. Après avoir achevé *Le Mythe de l'intériorité*, ouvrage culte qui introduit en France Wittgenstein, lequel restera sa référence constante, il se laisse tenter par la polémique contre la philosophie continentale de cette époque, puis contre les impostures intellectuelles, déployant une éthique de l'écriture qui, un peu austère, évite toute emphase et toute rhétorique. Message intransigeant, délivré dans une prose sans narcissisme.

Il excelle alors à tirer de Musil, sous la forme romanesque, une philosophie profonde et cohérente, et qui partage quelques airs de famille avec Wittgenstein. Ainsi qu'à trouver chez Kraus quelques invectives contre la presse de guerre qui s'appliqueraient de nos jours aux médias journalistiques et télévisuels. La théorie des probabilités que Bouveresse extrait de Musil impressionne certains spécialistes de cette science qui ne s'attendaient pas à trouver cela chez l'auteur d'*Un homme sans qualités* ! En général, d'ailleurs, Bouveresse lit et explique les livres que personne ne lit dans l'intellocratie parisienne pendant les années 1970-1980. Ces livres incarnent une façon de

¹ Voir le numéro de *Critique* sur Jacques Bouveresse, « Parcours d'un combattant » et dans celui-ci l'article d'Anne Lewis-Loubignac, « La première classe » (n° 567-568, 1994)

philosophe radicalement autre, sans jargon ni pathos, exigeante avant tout sur le chapitre de la clarté. Il est maître dans l'ordre de pousser jusqu'au bout l'exactitude dans l'analyse des concepts.

Devenu Professeur au Collège de France, il persiste à enseigner ses auteurs autrichiens favoris, Brentano et Boltzmann, ou bien des scientifiques comme Hertz, à qui Wittgenstein doit beaucoup dans le *Tractatus*. Il me reste en mémoire un cours sur « Le vert phénoménal chez Brentano », extrêmement technique. Président de la société des Amis de Jean Cavaillès, il s'attache à perpétuer la mémoire de ce grand résistant fusillé, qui avait d'abord été normalien et caïman spécialiste de philosophie des sciences et de logique.

Ses dernières années le voient se consacrer de plus en plus à la littérature et à une trilogie sur Wittgenstein et la musique. Il a en route plusieurs ouvrages qui restent inachevés lorsqu'il s'éteint le 9 mai 2021.

Christiane Chauviré

Ancienne élève de l'ENS Promotion 1965

Professeur Emérite à Paris1 (Philosophie)

Ancienne élève de Jacques Bouveresse

Publications :

Wittgenstein, Le Seuil, 1989

Voir le visible : la seconde philosophie de Wittgenstein, 2003

« Jacques Bouveresse, parcours d'un combattant », *Critique*, 1994, 567-568

Lire le Tractatus logico-philosophicus, Vrin, 2009

Wittgenstein en héritage, Kimè, 2010

Comprendre l'art. L'esthétique de Wittgenstein, Kimè, 2016

Quelques livres de Jacques Bouveresse :

Aux Editions de Minuit :

Wittgenstein : la rime et la raison

Le Mythe de l'intériorité (1976)

Le Philosophe chez les autophages (1984)

Rationalité et cynisme (1984)

La Force de la règle (1987)

Aux éditions de l'Éclat :

Musil, le hasard, la moyenne et l'escargot de l'Histoire (1993)

Philosophie, mythologie et pseudo-science. Wittgenstein lecteur de Freud (1994)

La Demande philosophique (1996)

Aux éditions Jacqueline Chambon :

Dire et ne rien dire (1997)

Jacques Bouveresse a enseigné à Paris 1 de 1966 à 1995, sauf de 1970 à 1983, où il enseigna à l'Université de Genève. Il est ensuite Professeur au Collège de France de 1995 à 2010, puis Professeur Honoraire au Collège de France de 2010 à 2021.